

Avancer en arrière

Mathieu Bock-Côté, *Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois*, Boréal, 2012, 184 p.

Jonathan Livernois

Volume 54, numéro 1 (297), automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2012). Compte rendu de [Avancer en arrière / Mathieu Bock-Côté, *Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois*, Boréal, 2012, 184 p.] *Liberté*, 54(1), 34–35.

Avancer en arrière

Dans *Fin de cycle*, Mathieu Bock-Côté, pamphlétaire du nationalisme conservateur, montre des affinités surprises avec un vieil adversaire.

JONATHAN LIVERNOIS

ON NE CONVAINC pas un jésuite du bien-fondé des vertus théologiques. De la même manière, on ne convaincra pas les gens d'ici, désorientés par cinquante ans du fameux modèle québécois, qu'ils sont déjà tous, au fond d'eux-mêmes, des conservateurs. Certes, ce ne sont pas des conservateurs comme ceux qui sévissent de l'autre côté du pont interprovincial Cartier-Macdonald : leur conservatisme est noble, presque bon enfant, et il consiste surtout à retourner vers le passé pour sauver une modernité dévoyée par de prétendus progrès sociaux et politiques. Personne ne peut être contre une gestion saine de notre patrimoine, bien qu'entre certaines mains, ce patrimoine ressemble à un chromo sentant le bouleau.

Mathieu Bock-Côté, qui a fait paraître en début d'année *Fin de cycle*, se souvient de cette époque où il «était une fois des gens heureux», vivant leur bonheur entre la corde de bois et la truie. Tout comme Éric Bédard en 2011 dans *Recours aux sources*, recueil d'essais dans lequel l'historien ne cesse de vouloir définir et redéfinir son conservatisme, Bock-Côté annonce rapidement qu'il ne souhaite pas «une tentative de retournement du Québec actuel contre celui de la Révolution tranquille» (ce dont je doute un brin), mais plutôt «une ressaisie du vieil héritage national pour le réinvestir dans la défense d'une communauté politique assumant la profonde continuité de son expérience historique démantelant un consensus progressiste qui, par sa mue diversitaire (sic), s'est définitivement placé en contradiction avec l'héritage national». On ne saurait être plus clair. Et pour le candidat au doctorat en sociologie de l'UQAM, son conservatisme est la voie royale pour sauver l'indépendantisme, mis à mal par un projet social-démocrate collé au souverainisme officiel depuis les années soixante et sa prétendue Révolution tranquille. Or, selon les prévisions des Mayas, l'année 2012 signifierait la fin du cycle politique de cette révolution. Ça y est. On a enfin atteint le mur. Pour le dire comme plusieurs centaines de participants

qui marchèrent à reculons lors de la manifestation nocturne du 21 mai 2012 dans les rues de Montréal : «On recule, on recule, on recule jusqu'à Duplessis!»

Avec de telles idées, on se doute bien que Bock-Côté prête le flanc aux attaques habituelles des Montagnards sans guillotine : passéiste, nostalgique et adéquate version 2007 avec pièces unionistes réusinées. Mais le sociologue a l'intelligence nécessaire pour se défendre. Sa langue est celle de Bossuet, dont il met une citation en exergue de son ouvrage. Mais surtout, on l'entend partout, à la radio et à la télévision, comme si les chercheurs étaient heureux d'avoir enfin trouvé un jeune de droite qui s'exprime avec aisance. On lui trouve même un certain sens de l'humour : son passage à l'émission *Le Sportnologue* de Radio-Canada ne fut pas désagréable à écouter. Et puis, il a sa tribune dans le *Journal de Montréal*, lu par 58 % des francophones de la région montréalaise.

Nos attaques habituelles, Bock-Côté les voit venir à cent milles à l'heure. Il réussit généralement à attirer son adversaire sur son propre terrain, qu'il contrôle bien. Récemment, Alain Farah, à la radio d'État, a décidé de lui opposer un heureux mélange d'histoire québécoise engagée et de références à Jacques Rancière. La réponse de Bock-Côté se limita à cette exclamation : «Mon Dieu!» L'infidèle venait de défoncer la courtine défendue par le croisé.

Contre toute attente, comparons donc Mathieu Bock-Côté à Pierre Elliott Trudeau. Traitons-le comme un «citilibriste dans le placard». En juin 1985, dans *Liberté*, André Belleau reprochait aux collaborateurs de *Cité libre* d'avoir été «a-historiques». Il écrivait : «la prise en compte de la dimension historique aurait sapé à sa base même l'idéologie du groupe de *Cité libre* et pratiqué dans sa clôture toutes sortes de brèches par lesquelles d'in-

nommables tentations auraient pu pénétrer...». Si Bock-Côté en arrive à des constats analogues dans ses analyses (lesquelles sont souvent bien ficelées, il faut le reconnaître), il agit pourtant comme Trudeau en 1950 : il annonce d'abord le début d'un temps nouveau et croit achever du même coup le temps ancien grâce à des certitudes présentées rhétoriquement sous la forme de propositions : «Le sentiment conservateur qui s'installe actuellement dans la société québécoise est probablement la seule force dynamique qui puisse renouveler le Québec.» Il ne refuse pas la dimension historique, mais la méconnaît suffisamment pour la transformer, comme le faisait Trudeau, en image d'Épinal. Il résume le passage du temps par de grands mouvements, de grands cycles pas trop subtils formant une ligne du temps dessinée au crayon gras.

Trudeau plaquait l'idée de la «Grande Noirceur» sur tout le passé canadien-français, incapable de voir l'importance d'un événement comme les rébellions de 1837 et 1838 – que le futur premier ministre décrivait en 1954 comme «la confusion admirable des Patriotes», cette «minuscule poignée d'authentiques héros qui s'arma de fourches en 1837», accompagnée d'un «peuple peu passionné qui eut tout juste l'audace de s'armer efficacement de bulletins de votes trois ou quatre fois depuis une centaine d'années». Bock-Côté fait le contraire de ce que fait Trudeau tout en faisant la même

MATHIEU BOCK-CÔTÉ
Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois, Boréal, 2012, 184 p.

chose : le même passé, défini par « certains contenus hérités de la vieille identité canadienne-française », devient systématiquement positif, comme si sa seule mention redynamisait par magie la souveraineté prise au piège par les antiennes socialisantes. Qu'est-ce qui doit alors remonter à la surface ? Le bon-parler français et le chapelet en famille ? Les calendriers du sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine ? J'exagère. Mais une chose est certaine : Bock-Côté ne convoquera pas, lui non plus, les rébellions de 1837 et 1838 ainsi que leur projet nationalitaire. Ces événements donneraient trop de relief au paysage qu'il aimerait bien voir aplati. Bref, on ne saura rien de ce passé salvateur. La plongée de Bock-Côté dans ce dernier a la même pertinence que celle de dire que le hockey était meilleur quand il n'y avait que six clubs.

Sa vision des années soixante sombre aussi dans un mythe, celui de la table rase. Il oublie que des intellectuels comme

de vie d'un parti grabataire ? Non. Ces temps-ci, il y a aussi une sorte de révolte dans la société québécoise que plusieurs nomment « printemps érable ». Société à la fin de son *shift* ? Non. Les analyses de Bock-Côté sont tout bonnement démontées par le fait qu'il n'y a pas de modèle, cyclique ou autre, qui permet de parler de début et de fin dans notre histoire. Peut-être est-ce parce que, comme l'écrivait Vadeboncœur en 1970, « on ne trouve pas pour ainsi dire de fin ni de commencement dans cette histoire ». Certes, il y a une rupture au cours des années soixante. Il y a des acquis sociaux authentiques aussi. Mais rien n'a encore pu détruire une conviction canadienne-française qui parasite toujours la conscience québécoise, malgré les grands combats de notre histoire, dont le dernier en date – la grève étudiante et ses suites – ne manque pas d'engendrer beaucoup d'espoir, même s'il faut se garder de toutes prédictions. L'intuition de Vadeboncœur éclipe à

Bock-Côté fait le contraire de ce que fait Trudeau tout en faisant la même chose : le même passé, défini par « certains contenus hérités de la vieille identité canadienne-française », devient systématiquement positif, comme si sa seule mention redynamisait par magie la souveraineté prise au piège par les antiennes socialisantes.

Pierre Vadeboncœur et Fernand Dumont n'ont pas tout bradé et qu'ils se sont posé la question de l'héritage dès les années soixante; que des poètes comme Gaston Miron et Gérard Godin ont su créer une littérature à partir des outils du pays, passant du *cant-hook* au cantouque. De l'outil de chantier à un poème dont le nom rappelle un chant sacré, on rédime, au passage, quelques hommes. Mais Bock-Côté consentirait-il à descendre à ce niveau littéraire de la conscience nationale ? On peut douter qu'un homme qui a récemment qualifié d'« ésotérique » une analyse littéraire de Pierre Nepveu veuille s'amuser avec les « joueurs de piano ».

Si Bock-Côté veut être Antée, il se foule la cheville à tous coups. Sa théorie de fin de cycle est inadéquate pour comprendre les événements politiques québécois : la « tendance sociologique et historique lourde est devenue un événement politique à partir duquel s'est accélérée une mutation longuement attendue de l'espace politique. Au moment où ces lignes sont écrites, en novembre 2011, le Parti québécois risque la disparition aux prochaines élections. Il entraînerait alors avec lui la cause souverainiste. » Au moment d'écrire ces lignes, le 7 septembre 2012, le Parti québécois vient tout juste d'être élu à la tête d'un gouvernement minoritaire. Sursaut

l'avance la ratiocination de Bock-Côté : les Québécois perçoivent leur pays comme « l'un de ces personnages doux et candides, inconscients des dangers et qui, par grâce ou comme par don, traversent les périls et les haines sans en être atteints, préservés d'un coup fatal, dirait-on, par leur simplicité confiante, par leur rêve ». Ce « grand niais » du roman national, qui nous influence tous à différents degrés, peut donc voter pour le centre-gauche ou le centre-droit; tantôt il a peur des conservateurs à Ottawa et il veut voter pour le Bloc québécois ou le NPD, tantôt il croit, au niveau provincial, que l'économie est importante et qu'elle est mieux défendue par les libéraux et leur chef, le curé Labelle défroqué. Peu importe : il a l'impression d'être « installé dans l'histoire une fois pour toutes, en dépit de tous les aléas de la vraisemblance ». Pourquoi prendre une décision pour achever nos grands chantiers ? Nous survivrons, de toute manière.

Et si c'était cette illusion de « permanence tranquille » qui bloquait l'indépendantisme, bien plus qu'un soi-disant projet de société dépassé que Bock-Côté attaque à coups de poncifs conservateurs ? Le mieux à faire, dans les circonstances, ce serait donc d'essayer de déjouer Candide. Il serait le premier surpris de voir quelques nœuds gordiens tranchés. **L**